

BIR HAKEIM, DE L'HISTOIRE A LA LEGENDE

Nous sortons à peine d'une période où les sondages d'opinion ont été multipliés à l'infini et je crois qu'il serait inutile d'en prévoir encore un sur le thème : « Que savez-vous de la bataille de Bir Hakeim ? » Les réponses en effet seraient à n'en pas douter plutôt décevantes : Bir Hakeim ? Ah oui, bien sûr, c'est le nom d'une station de métro et aussi d'un pont de Paris, répondraient sans doute une petite moitié du panel. A mon avis, les sondeurs qui tenteraient d'en savoir un peu plus (« D'où vient ce nom ? », « que s'est-il passé à cet endroit ? », « à quelle date ? », « quelles étaient les armées en présence ? ») se heurteraient à un mur d'ignorance et, cette fois, c'est la réponse « NSP » - « ne sait pas » - qui serait nettement majoritaire.

Soyons optimiste malgré tout : un petit nombre évoquerait peut-être « la guerre du désert » ; certains citeraient les noms de Rommel et de Koenig ; d'autres n'auraient pas oublié le très beau film de Denys de la Patellière sorti en 1961 et qui repasse de temps en temps à la télévision : *Un Taxi pour Tobrouk...* La petite minorité qui se souviendrait qu'en France occupée, des maquis et un journal clandestin ont été baptisés « Bir Hakeim », ne s'interrogerait probablement pas plus avant sur l'origine de ce nom. Et il serait impossible de lui en vouloir : Bir Hakeim, la guerre du désert, la France Libre, la France Combattante en général occupent si peu de place dans les programmes scolaires, quand ils n'en ont pas complètement disparu !

A l'appui de ce constat, je voudrais vous citer un résumé du programme officiel d'histoire de 3^e consacré à la Résistance :

« En exil à Londres, le général de Gaulle lance un appel à résister le 18 juin 1940. De Gaulle ne peut compter que sur le ralliement de quelques territoires de l'empire colonial et des volontaires qui ont rejoint Londres.

Avec eux, De Gaulle organise les Forces Françaises libres (FFL) qui remportent leur première victoire en Libye. »

Vous avez bien entendu : quelques territoires, des volontaires et une première victoire en Libye... Bir Hakeim n'est même pas nommé et on ne saura pas si, après cette première victoire, il y en aura d'autres. On ne saura rien de plus de ces Forces françaises libres, de leurs combats, de leur participation à la libération du territoire national. Rien sur la 1^{re} DFL et la 2^e DB, pour ne citer que ces deux unités emblématiques. C'est à peine s'il est mentionné, à propos des maquis, que – je cite – « la France Libre renforce ses liens de résistance intérieure ». Une phrase, au demeurant, qui ne veut rien dire, à moins qu'elle ne veuille indiquer que la France Libre renforce ses liens *avec* la résistance intérieure, ce que semble confirmer la mention faite ensuite du rôle de Jean Moulin dont il est dit – je cite à nouveau – qu'il est « chargé par de Gaulle comme chef ». Ce qui, à nouveau, ne veut pas dire grand-chose. Il aurait en effet mieux valu écrire : « chargé par de Gaulle d'unifier la résistance intérieure sous le commandement du général de Gaulle ». C'eût été plus clair et plus précis.



Photo n° 1 Pour l'anecdote, je voudrais vous montrer la page d'un manuel scolaire des années 1950, qui montre parfaitement qu'à cette époque lointaine, l'histoire et la légende faisaient fort bon ménage

Je n'insisterai pas. Fort heureusement, les élèves de 3^e ont la possibilité de participer au Concours national de la Résistance et de la Déportation, et ainsi d'accéder de temps en temps, grâce à leurs professeurs d'histoire, de manière plus concrète et plus approfondie, à l'histoire de la France Libre et à celle des hommes et des femmes qui ont rallié de Gaulle depuis tous les territoires de l'Empire.

Refermons la parenthèse.

Je reviens à Bir Hakeim.

Bien sûr, il y a les livres : je pense en particulier aux récits de Jacques Mordal (1952) et d'Erwan Bergot (1989), qui sont régulièrement réédités ; aux divers témoignages d'anciens de Bir Hakeim (Koenig, Messmer, Saint-Hillier, Simon...). Bien sûr, il y a également les films : en particulier *La Bataille du désert*, dans la série consacrée aux « Grandes batailles » de Daniel Costelle et Henri de Turenne, en 1967. Et aussi *Bir Hakeim, ici était l'âme de la France Libre*, réalisé par Frédéric et Florence Roumeguère et par Yves Tomasi, avec la participation de six anciens de la bataille et le soutien de la Fondation. Et enfin *Bir Hakeim, quand la France renaît*, de Timothy Miller, dont j'avais été le conseiller historique), auquel avaient également participé des anciens dont la mémoire demeure toujours vivante dans cette maison : Roger Nordmann, Jean Tranape, André Salvat, Gérard Théodore, Jacques Pigneaux de la Roche. Il me semble qu'il n'y a plus que deux survivants du film de Timothy (qui s'est d'ailleurs, très prématurément, éclipsé le premier) : les Compagnons de la Libération Pierre Simonet et Hubert Germain.

Mais ces diverses sources ne suffisent manifestement pas d'une part à combler un vide, d'autre part à en finir avec la volonté de minimiser l'importance et les

conséquences de la bataille de Bir Hakeim qui s'empare périodiquement de certains historiens, que je ne nommerai pas car je ne souhaite pas entrer dans des polémiques de personnes, mais dont je rappellerai tout à l'heure l'argumentaire.

Il n'y a pas d'histoire « neutre »

J'ai moi-même écrit sur Bir Hakeim : des articles, un album illustré paru en 2002, un petit livre paru en 2008 et, cette année, un nouveau récit, *La Cathédrale des sables*. Ce titre est une métaphore dont l'auteur est un ancien artilleur de Bir Hakeim, le Compagnon de la Libération Jacques Roumeguère, que j'ai eu l'honneur et le privilège de connaître et d'interroger.

Je vais y revenir.

Ce nouveau livre est-il celui d'un historien, au sens traditionnel du mot ?

Oui et non.

Oui, parce que je me fonde sur une documentation accumulée depuis cinquante ans : témoignages, écrits, archives, sur lesquels je me suis appuyé pour écrire un récit le plus précis possible, le plus étayé possible. Pas un récit de guerre habituel, mais un récit que j'ai voulu novateur car essentiellement centré sur les combattants, leurs actions et leurs états d'âme.

Non, car je ne crois pas qu'une histoire objective, « scientifique », soit possible. Aucun historien ne peut faire abstraction de sa propre histoire, de ses idées, de ses interprétations, peut-être même de ses engagements et, parfois, de ses *a priori*. Et les archives, si elles constituent bien sûr une source très précieuse, doivent être replacées dans leur contexte, confrontées avec d'autres sources et souvent interprétées ou même critiquées. Comme le rappelle l'historien Vincent Duclert, « la vérité ne réside pas automatiquement dans les archives. » (interview au *Journal du Dimanche*, 29 décembre 2015)

Non, parce qu'une histoire prétendument objective, une histoire neutre est impossible, inenvisageable. Dans l'introduction de sa magistrale histoire de la France Libre, Jean-Louis Crémieux-Brilhac confiait que ce livre n'était « pas neutre », que la France Libre avait été pour lui « une passion » et qu'il avait éprouvé pour le général de Gaulle, écrivait-il, « un sentiment qu'il faut bien appeler de l'amour ». Il rappelait également qu'il venait du pacifisme d'avant-guerre, qu'il avait été prisonnier et aussi qu'il avait été le témoin – et quelquefois un « modeste acteur » - d'une partie des événements de la période. Ce n'est pas là le langage habituel des historiens, et pourtant qui oserait prétendre que *La France Libre* n'est pas un ouvrage d'histoire au sens le plus élevé de l'expression ?

Comme notre très regretté vieux maître, je dirai donc que mon nouveau livre sur Bir Hakeim n'est pas « neutre » pour au moins trois raisons.

La première raison me touche de très près : mon père, le lieutenant-colonel Félix Broche, commandant le Bataillon du Pacifique, l'une des unités de la Division française libre présente à Bir Hakeim, qu'il avait formée à Papeete et à Nouméa, y a été tué le 9 juin 1942, veille de l'évacuation de la position.



Photo n° 2 – On le voit ici en compagnie du général Koenig, durant les semaines qui ont précédé l'attaque allemande.

J'ai raconté dans un précédent ouvrage (*A l'officier des îles*, paru en 2014) l'importance qu'a eue dans ma vie ce grand absent. Dans le prologue de *La*

Cathédrale des sables, je reviens sur cet événement capital qui a orienté mon destin, plus précisément qui m'a donné un autre destin que celui que j'aurais eu si mon père avait continué de vivre. Sur la base des témoignages de ses soldats – Tahitiens et Calédoniens du « Bataillon des Guitaristes » - j'ai essayé de reconstituer les circonstances de sa mort.

Dans mon premier livre publié, il y a près d'un demi-siècle, j'avais essayé de reconstituer sa vie, et singulièrement ses trois dernières années, qui coïncidaient mes trois premières années d'existence. Je ne m'étais pas contenté de témoignages mais j'avais exploré toutes les archives disponibles, à Tahiti, en Nouvelle-Calédonie et, bien sûr, en commençant par le Service historique de l'armée à Vincennes. Ce livre, que le général Koenig m'avait fait l'honneur de préfacer, me valut de grandes satisfactions. Je citerai au premier chef la lettre que le général de Gaulle m'adressa le 22 septembre 1970. Mon livre, écrivait-il, constitue « une utile contribution à l'histoire de la France Libre » : « En même temps, ajoutait-il, il témoigne de façon émouvante de la valeur des volontaires du Bataillon du Pacifique et met en relief, ainsi qu'elle le mérite, la noble et exemplaire figure de leur chef, le lieutenant-colonel Félix Broche, votre père. »

L'année suivante, le livre reçut le prix littéraire de la Résistance. Les jurés, tous d'éminents résistants, multiplièrent les amabilités. L'une d'elles me toucha particulièrement : celle de René Cassin. En me félicitant pour ce prix, il ajoutait : « Je n'en suis pas l'artisan isolé. J'ai fait observer que notre CAR ne devait pas se murer dans la Résistance intérieure, l'extérieure faisant partie de la même poursuite réussie : aussi bien le Gouverneur général Eboué et Jean Moulin reposent tous deux au Panthéon. Le nom de votre père et l'effort des pays lointains fidèles à la France seront mieux connus de la jeunesse. »

Le jury était alors présidé par une haute figure de la Résistance, Marie-Madeleine Fourcade, qui me lança, avec sa fougue légendaire : « Vous reprenez le flambeau ! » Je n'étais pas tout à fait sûr d'en être digne, ni même d'être la hauteur, mais décemment je ne pouvais me dérober.

La deuxième raison de mon intérêt pour Bir Hakeim tient aux relations que j'ai nouées avec les anciens soldats de mon père lors de mon séjour à Papeete et à Nouméa, là où il avait levé et formé « le beau et brave Bataillon du Pacifique » dont le général de Gaulle parle dans ses *Mémoires de guerre*. J'en cite quelques-uns dans mes Remerciements ; plusieurs m'ont durablement impressionné. C'étaient des hommes chaleureux, d'une extraordinaire délicatesse, qui m'ont ouvert leur mémoire et leurs archives personnelles. A Tahiti, ils m'ont accueilli comme le fils du *Metua* – le « Père », en langue maori, surnom qu'ils donnaient à leur ancien chef – et, au cours d'une émouvante cérémonie, j'ai été « baptisé » selon l'ancien rite maori et j'ai reçu le nom d'un personnage légendaire de l'ancienne religion polynésienne.

J'ai fait avec certains d'entre eux mon premier pèlerinage à Tobrouk et à Bir Hakeim, en juin 1972. J'ai rencontré à cette occasion d'autres anciens, parmi lesquels Jacques Roumeguère, que j'ai cité en commençant.



Photo n° 3 – Voici Jacques Roumeguère, ancien du 1^{er} Bataillon d'artillerie, Compagnon de la Libération.

Dans l'avion du retour, j'étais assis à côté de lui. A Bir Hakeim, il avait fait l'admiration des soldats du 1^{er} Régiment d'artillerie de la DFL alors que, immobilisé par une grave blessure, il avait refusé d'abandonner son poste. « Nous étions les derniers défenseurs d'une cathédrale assiégée », m'avait-il confié. C'est lui qui, le premier, avait employé ce mot singulier de « cathédrale », qui s'est inscrit à jamais dans mon esprit. J'ai revu de temps en temps Jacques Roumeguère à Paris, avant sa mort, à 89 ans, en 2006. Son père avait été tué en 1918, quelques mois après sa naissance ; il ne l'avait pas connu et avait passé sa vie à le rechercher – en vain, et cela le rendait infiniment malheureux. « Malheureusement, me dit-il un jour, j'entame la dernière étape sans avoir recueilli le moindre indice qui eût apaisé mon angoisse. » Il n'avait jamais digéré l'absence de ce père qu'il assimilait, comme j'inclinai à le faire moi-même lorsque j'étais enfant, à un abandon. Il s'était rendu trois fois à Bir Hakeim et, chaque fois, il avait ressenti douloureusement le souvenir des combats et le mutisme des morts.

La troisième raison, moins personnelle mais non moins forte, de mon intérêt pour Bir Hakeim, c'est ma conviction que cette bataille n'a pas seulement été une « bataille défensive », une « victoire-défaite », comme disent les militaires, qui s'est achevée par l'entrée des troupes de l'Axe dans une position qui avait résisté durant quinze jours avant d'être abandonnée par ses défenseurs, mais un très haut fait d'armes, le premier de l'épopée française libre, car, pour la première fois, les Forces françaises libres affrontaient directement non des Français, comme à Dakar, au Gabon ou en Syrie, non des Italiens, comme en Erythrée, mais des Allemands, commandés par le plus prestigieux général de la Wehrmacht ; ils leur tenaient tête héroïquement et ils les forçaient à marquer

le pas dans leur offensive vers l’Egypte et le canal de Suez. Et cela, à un contre dix : 3700 hommes d’un côté, environ 35.000 de l’autre.

En outre, comment ne pas être frappé par le fait que cette Brigade Koenig n’avait rien d’homogène dans son recrutement et dans sa composition ? Bien sûr, tous les cadres étaient européens et c’étaient tous des soldats de métier – à l’image d’une génération de jeunes chefs qui, tels Broche, Amilakvari, Sairigné, Laurent-Champrosay, Amyot d’Inville, Amiel, Bourdis, Saint-Hillier, Savey, Lamaze, Jean Simon, pour ne citer que ces dix, se sont révélés à Bir Hakeim. Mais la troupe était extraordinairement composite : tous les territoires de l’Empire colonial étaient représentés sans exception ; toutes les ethnies (« un sauvage mélange de races », dira Hitler), toutes les religions, toutes les cultures.



Photo n° 4 – Cette photo représente un groupe de combattants du 1^{er} Régiment d’artillerie. Un autre bataillon, le BM 2 était entièrement composé de tirailleurs d’Afrique noire.

Selon la formule si juste d’Eric Jennings, « la France Libre fut africaine » avant d’être à l’image de ce que fut la France Libre : « une épopée planétaire », selon la non moins juste et belle formule de Philippe Ratte.

Tous étaient au rendez-vous de la France qui renaissait dans ce coin de désert dépourvu de toute valeur stratégique et où, par conséquent, rien ne devait se produire. C’était un merveilleux symbole de l’armée de la France Libre, de

l'élan de tous les volontaires qui avaient répondu à l'appel du 18 juin (et il y avait même des Allemands et des Italiens dans la Légion), et, pour les Britanniques, alors en grande difficulté face à l'*Afrika Korps*, un précieux soutien.

Bir Hakeim est un tout

Mine de rien, dans ce combat qui pouvait apparaître comme tout à fait subalterne en regard des immenses théâtres du Front de l'Est et du Pacifique, où s'affrontaient des millions d'hommes, la France revenait dans la guerre, deux ans après l'armistice qui avait prélué à l'occupation du territoire national et à la collaboration avec l'occupant nazi. Dans les *Mémoires de guerre*, de Gaulle décrit très finement ce renversement : « Dans le monde, une ambiance se crée. Certains pressentent, en effet, que cette affaire pourrait bien dépasser le cadre de la tactique militaire. Avec réserve les propos, à mots couverts les radios, non sans prudence les journaux commencent à faire l'éloge des troupes françaises et de leurs chefs. »

Je parlais à l'instant d'un merveilleux symbole. Je suis tenté de parler d'un miracle : il suffit en effet d'une poignée d'hommes pour changer l'œil du monde sur la France. Car Bir Hakeim est un tout : on ne peut réduire l'événement au seul aspect statistique, en se fondant sur les faibles effectifs engagés. C'est un incontestable succès militaire – le seul succès allié en juin 1942, avec la grande bataille navale de Midway, alors que les Britanniques subissent non seulement des revers en Libye, mais d'importantes pertes navales dans l'Atlantique et en Méditerranée, alors que les Soviétiques sont en butte aux offensives victorieuses de la Wehrmacht à Kharkov, à Sébastopol, à Leningrad... Mais c'est aussi « une immense victoire d'opinion », comme le rappelle Jean-Louis Crémieux-Brilhac, qui cite les félicitations des généraux

Ritchie et Auchinleck et aussi de Winston Churchill, rendant hommage aux Communes à « l'admirable courage des Français libres ».

Crémieux-Brilhac cite également les gros titres des journaux anglais : « Bir Hakeim prouve que l'esprit de Verdun est toujours vivant » (*Daily Mail*) ; « La croix de Lorraine qui est portée fièrement dans le sable du désert [...] symbolise la libération finale de la France » (*News Chronicle*) ; « La défense de Bir Hakeim est devenue un des plus splendides exploits de la guerre » (*Daily Herald*). Quant au *Daily Express*, qui tirait à 4 millions d'exemplaires, il titrait sur toute la largeur de sa première page ce seul nom : « Verdun ».

Troublante unanimité chez des alliés qui multiplient pourtant, depuis le début, les coups tordus contre les Français – par exemple en débarquant à Madagascar au début de mai 1942 à l'insu de De Gaulle... « Aucun engagement militaire français jusqu'à la percée victorieuse des forces du général Juin en Italie au printemps 1944 n'a eu une telle place dans les médias alliés, note encore Crémieux-Brilhac. Jamais non plus la cote des Français libres n'a été aussi haute en Angleterre. » Cela ne serait sûrement pas arrivé si Bir Hakeim n'avait été qu'un fait d'armes secondaire, monté en épingle par la propagande gaulliste...

Je ne m'attarderai pas sur le profit politique que de Gaulle tire de Bir Hakeim. Il est immense. Les Anglo-Saxons considèrent désormais les Français libres comme des alliés à part entière ; ils ne pourront plus les ignorer ou les traiter comme quantité négligeable. « L'attention passionnée qui se porta sur Bir Hakeim, note Paul-Marie de La Gorce dans *De Gaulle entre deux mondes*, devait donner à de Gaulle une arme nouvelle qui gênerait les gouvernements britannique et américain dans leur tentative pour l'ignorer ou le réduire ; l'opinion publique alliée serait désormais franchement favorable à la France Combattante. » Le 18 juin 1942, jour où de Gaulle célèbre à l'Albert Hall de

Londres le deuxième anniversaire de l'Appel devant 10.000 personnes, on ne peut que constater que la France Libre a le vent en poupe, qu'elle s'apprête, comme l'écrit Jean-Louis Crémieux-Brilhac, à vivre son « bel été », même si cet état de grâce ne sera qu'éphémère. De Gaulle est désormais assez fort pour adresser aux mouvements de résistance, par l'intermédiaire de Christian Pineau, chef de Libération-Nord, une « Déclaration » qui, après Bir Hakeim, marque « un tournant dans l'histoire de la France Libre » (Crémieux-Brilhac) ; assez fort pour esquisser une alliance avec l'URSS (il a rencontré l'ambassadeur Bogomolov le 6 juin et lui a demandé si, dans le cas d'une rupture avec les Britanniques l'URSS accepterait de le recevoir, lui et son armée, sur le territoire soviétique) ; assez fort pour s'assurer, lors de son entretien avec Anthony Eden le 13 juin, du désintéressement britannique à l'égard de l'Empire français, notamment de Madagascar.

Cette force nouvelle, il ne peut être mis en doute qu'il la puise dans le haut fait de Bir Hakeim, où Malraux voyait « la preuve que la France n'était pas morte ». Bir Hakeim, bien sûr, ce n'est pas Verdun, ce n'est même pas Austerlitz. C'est plutôt, comme le disait encore Malraux « le premier combat de Jeanne d'Arc à Orléans ». Jeanne avait rendu confiance à une garnison assiégée depuis sept mois ; ce n'était qu'un succès local, certes, mais ce devait être l'un des grands tournants de la guerre de Cent ans. De ce succès local à Bir Hakeim, de cet exploit tactique (et non stratégique, la stratégie étant en effet du ressort du commandement britannique, non de la Brigade française), va naître ce que ceux qui remettent en cause la portée de l'exploit appellent le *mythe* et que je préfère, pour ma part, appeler la *légende*, tant il est vrai qu'un mythe ne repose généralement sur aucune réalité alors qu'à la source de la légende il y a la plupart du temps des faits ou des personnages réels.

En l'occurrence, il ne s'agit évidemment pas de glorifier ou d'exagérer le courage, la combativité, l'efficacité des hommes de Bir Hakeim. Rares sont ceux qui les ont mis en doute, y compris dans la propagande nazie, qui, certes, forgea le bobard d'un bataillon juif combattant à Bir Hakeim mais en assurant que les Français libres étaient de braves gens abusés par les Anglais, et Rommel lui-même reconnaîtra leurs mérites dans *La Guerre sans haine*. C'était également le point de vue vichyste, mais, hélas, pas celui de l'ultra-nazi *Je suis partout* qui écrivit que le Brigade Koenig était « un ramassis de jeunes voyous, de juifs tarés et de mercenaires en mal de soldes et de galons ».

Ce qui est en cause, sous la plume d'historiens ou de pseudo-historiens, que je qualifierais volontiers de « révisionnistes », c'est l'importance de Bir Hakeim dans la guerre du désert. Je n'invente rien. Le 11 juin 1992, pour le cinquantième anniversaire de la bataille, *Le Figaro* a publié, enchâssés dans un bel article de Michel Tauriac, intitulé « Le canon de Bir Hakeim », deux encadrés : l'un consacré au Centrafricain Georges Koudoukou, surnommé « le père des tirailleurs », sous-lieutenant au BM2, mortellement blessé lors de la sortie de la position, reconnu ensuite comme un Compagnon de la Libération, un valeureux combattant, « le cher, très brave et très aimé Koudoukou », selon les mots de son chef, le commandant Henri Amiel.



Photo n° 5 – Georges Koudoukou, mort des suites des blessures reçues à Bir Hakeim

L'autre encadré, hélas, n'était pas écrit avec la même encre. Il est parfaitement résumé par son titre : « Une simple escarmouche ».



Photo n° 6 – « Escarmouche »

Je voudrais en citer le début et la fin :

« Bir Hakeim a été en fait une défaite et il est surprenant que l'on continue à faire croire aux Français qu'il s'agissait d'une victoire, et encore plus étonnant que l'on ait donné le nom d'une défaite à une station de métro à Paris. »

Voilà pour le début. Et maintenant voici la conclusion :

« La "bataille" (les guillemets sont de l'auteur de ce poulet) de Bir Hakeim, compte tenu des faibles forces militaires engagées, n'a été qu'une escarmouche sans influence sur l'organisation de la bataille d'El Alamein. »

Entre ces deux affirmations grotesques, on apprenait que les troupes italiennes étaient des « éléments plus faciles » - traduire : plus faciles à tenir en échec – que les troupes allemandes, qui ont obligé les Français à décrocher et – je cite – à « s'échapper au plus vite vers les lignes anglaises ».

Dans les jours qui suivirent, *Le Figaro* se fit l'écho de protestations de ses lecteurs, parmi lesquels le journaliste Adalbert de Segonzac, ancien des groupes Île-de-France et Alsace, alors président des Forces aériennes françaises libres. Un autre correspondant conseillait à l'auteur de l'encadré de lire *La Guerre sans haine* de Rommel, où le chef de l'Afrika Korps confiait qu'il avait « rarement vu sur le théâtre d'opérations africain combat plus acharné ». Enfin, le 18 juin 1992, le quotidien publiait une très vigoureuse mise au point du général Jean Simon, qui se conclut par ce rappel : « Pour la première fois depuis la défaite du 1940, la France peut relever la tête et reprendre confiance dans son destin. »

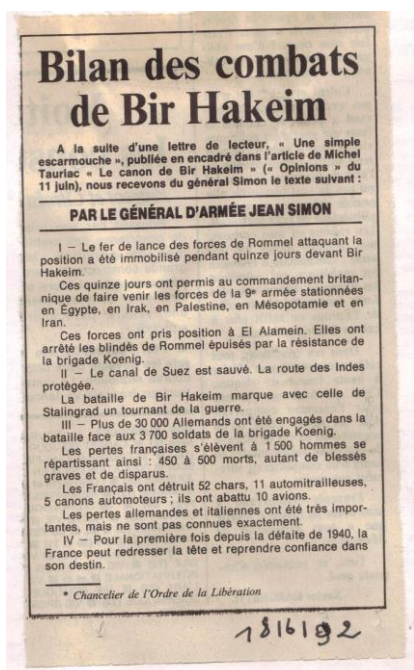


Photo n° 7 – la mise au point du général Simon

Douze ans plus tard, paraissait l'ouvrage d'un historien spécialiste du débarquement de Provence, mais dont une petite recherche sur Internet révèle que, né à Alger, thuriféraire de l'armée d'Afrique et partisan de l'Algérie française, il n'était guère destiné à porter un jugement objectif sur la France Libre. A lire en effet son livre, intitulé *Le Débarquement de Provence*, on ne peut qu'être surpris – le mot est faible ! – par la désinvolture qu'il montre en évoquant la 1^{re} Division française libre et la bataille de Bir Hakeim.

Jugez-en plutôt :

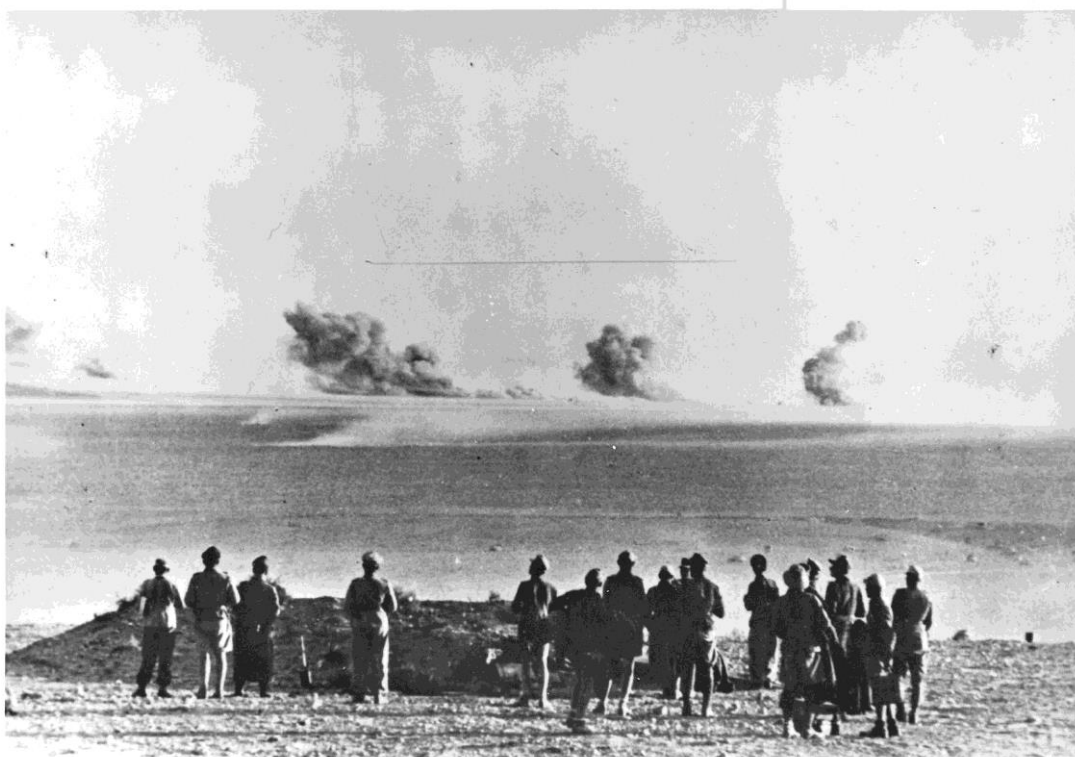
« Il est inacceptable pour les vieilles unités d'Afrique, aux drapeaux couverts des noms de victoires du Second Empire et de la Grande Guerre, de voir les nouveaux venus se qualifier de "libres", ce qui implicitement met en doute le statut des autres. [...] Les Africains attendent que la DFL fasse ses preuves autrement que sous la forme d'une fantasia, fût-ce à Bir Hakeim. Dans les popotes d'officiers, elle est surnommée "prélude et fugue", blague cruelle qui résume le repli hâtif de cette troupe face à l'Afrika Korps, mis en musique par la propagande pour faire croire à une victoire. »

La « blague cruelle » a sûrement pour auteurs et colporteurs les officiers demeurés fidèles au Maréchal jusqu'en novembre 1942, puis à l'amiral Darlan, son ancien dauphin, enfin au général Giraud, « commandant en chef civil et militaire » en Afrique du nord, dont le cœur balançait entre Pétain et Roosevelt et qui ne cessa jusqu'à l'arrivée de De Gaulle à Alger le 31 mai 1943, de réprimer les activités gaullistes en Algérie et au Maroc.

Plus sérieusement, on nous explique – mais j'attends toujours qu'on nous le démontre – que Rommel, bien qu'il ait sévèrement bousculé les Britanniques au nord de Bir Hakeim (il va s'emparer de Tobrouk le 21 juin), était en train de s'épuiser, que l'Afrika Korps était très éloigné de ses bases de départ, ce qui entraînait des difficultés croissantes d'approvisionnement en carburant, et qu'il

aurait été de toute façon battu à El Alamein à l'automne 1942. En un mot, si Bir Hakeim n'avait pas existé, Rommel aurait été de toute façon battu à El Alamein.

Sans doute, mais peut-être l'aurait-il été plus difficilement. Car il n'est pas contestable que l'Afrika Korps s'est épuisé devant Bir Hakeim, que la Brigade française lui a infligé de sévères pertes et que, pendant les quinze jours fatidiques, le commandement britannique a eu le temps de rattrouper à El Alamein les forces disséminées dans tout le Moyen Orient.



V. 50. 834

Photo n° 8 – Voici un document rare, provenant des archives allemandes, montrant l'état-major de l'Afrika Korps observant Bir Hakeim bombardée.

L'historien militaire Rémy Porte confirme que Bir Hakeim a bouleversé la planification opérationnelle allemande, en imposant à Rommel de retarder l'ensemble de son offensive, et a permis aux Britanniques de préparer le choc suivant. Dans sa communication au colloque « les Français libres et le monde »,

Jean-Pierre Bat écrit : « La résistance acharnée qu’opposent les éléments de la 1^{re} Brigade française libre du général Koenig lors de la bataille de Bir Hakeim dépasse toutes les espérances du maréchal Montgomery et permet d’inverser le sens de la bataille d’El Alamein. »

On nous assure que la troublante unanimité des généraux alliés, renforcée par les éclatantes félicitations de Winston Churchill, ne sont que propos destinés davantage à soutenir le moral d’une opinion publique sérieusement ébranlée par les succès de l’Axe sur tous les fronts qu’à reconnaître la réalité de l’apport des Forces françaises libres au camp allié. C’est une hypothèse qui repose sur une interprétation que rien ne vient étayer. Il faudrait que l’on nous explique pour quelles raisons nos alliés britanniques auraient tressé d’excessives couronnes à un allié remuant, souvent encombrant, toujours incontrôlable, qu’ainsi ils contribuèrent très efficacement à renforcer...

On va jusqu’à reprocher aux illustres anciens de Bir Hakeim (Koenig, Messmer, Simon, Saint-Hiller) d’avoir exagéré, surestimé la valeur de l’exploit dont ils furent les acteurs parmi d’autres – on aurait sans doute préféré qu’ils la sous-estiment... On va même jusqu’à mettre en doute la sincérité des larmes que de Gaulle verse en apprenant que le gros de la garnison française a réussi à gagner les lignes anglaises. Vous avez sûrement en mémoire le célèbre passage des *Mémoires de guerre* : « Oh cœur battant d’émotion, sanglots d’orgueil, larmes de joie. »



Photo n° 9 – Ce document montre la joie des combattants de Bir Hakeim qui ont réussi à rejoindre les lignes anglaises.

C'est oublier le contexte : en mai-juin 1942, la situation de la France Libre n'est pas bonne ; le mouvement souffre encore des déchirements causés par la prétention de l'amiral Muselier, encouragé par certains services britanniques, de remplacer de Gaulle, au prix d'une scission catastrophique ; les Anglais ne prennent guère au sérieux le poids des Forces françaises libres et la valeur des combattants ; enfin, pour couronner le tout, de Gaulle a été victime d'un très violent accès de paludisme, qui, au témoignage du général Billotte, son chef d'état-major, a manqué l'emporter (il n'a été sauvé in extremis que par le traitement prescrit par le docteur Lichtwitz, l'ancien médecin de Paul Reynaud, exilé à Lisbonne en raison de la législation antisémite de Vichy et appelé en urgence à Londres). Comment, dans ces conditions, n'aurait-il pleuré de joie en apprenant la bonne nouvelle, la première bonne nouvelle depuis des mois, qui lui parvient à Carlton Gardens au matin du 11 juin 1942 ? Comment, dans ces conditions, n'aurait-il pas écrit dans les *Mémoires de guerre* ; « Pour le monde entier, le canon de Bir Hakeim annonce le début du redressement de la France. »

Et en effet, ce canon a été entendu non seulement dans les grandes capitales occidentales, mais aussi en France occupée, où plusieurs maquis et un journal clandestin portant le nom de Bir Hakeim ont été créés. Comme l'écrit Gilles Perrault dans son *Dictionnaire amoureux de la Résistance*, « la gloire acquise au grand soleil d'Afrique, ranime la flamme de ceux qui luttent dans les ténèbres de l'Occupation. » Et l'écho de ce canon est même parvenu jusqu'à Berlin, où, selon le biographe allemand de Rommel, Lutz Koch, Hitler aurait déclaré : « C'est bien une nouvelle preuve de la thèse que j'ai toujours soutenue, à savoir que les Français sont, après nous, les meilleurs soldats de toute l'Europe. »

Le maréchal Kesserling, commandant en chef des forces allemandes en Méditerranée, écrit dans un rapport, d'abord que les avions, utilisés sur Bir-Hakeim, ont sévèrement manqué en U.R.S.S, et, ensuite, que le « deuxième front » constitué par la résistance imprévue des Français Libres à Bir-Hakeim, a contribué à la défaite allemande de Stalingrad, les pertes subies sur la position française représentent en effet une diminution de 20 % du potentiel de la Luftwaffe, qui déjà n'avait pu obtenir la supériorité aérienne en Russie. La production des usines du Reich, bombardées, n'arrive plus à combler les pertes, aussi la Luftwaffe, qui jusque-là jouait le rôle principal dans les succès allemands n'aura plus jamais la possibilité de lancer une offensive massive sur le front de l'Ouest, Bir-Hakeim aura subi la dernière, avec mille cinq cents sorties aériennes.

*

Il est temps de conclure. Je dirai simplement qu'à Bir Hakeim, comme il arrive souvent dans l'histoire de France, nous sommes à la fois dans l'histoire et dans la légende.

Dans l'histoire d'un exploit, dont il est impossible de nier la grandeur, même si l'on s'emploie à en contester l'importance : l'histoire d'une poignée d'hommes, qui tiennent tête, à un contre dix, à une armée ennemie, qui la forcent à recourir à des moyens importants, qui parviennent à freiner son offensive victorieuse vers l'Egypte.

Mais, en même temps, dans la légende parce que ces hommes, tous des volontaires, qui avaient d'avance fait le sacrifice de leur vie, se battaient pour

un idéal, avec une rage de vaincre qui balayait toutes les faiblesses. Comme il est souvent arrivé dans le passé, histoire et légende sont étroitement liées : je pense à l'épopée de Jeanne d'Arc, aux soldats de l'an II, à la Grande Armée, à « ceux de 14 » et bien sûr à « l'armée des ombres » de 40-44.

J'ai dit tout à l'heure que Bir Hakeim était un tout : c'est une histoire et c'est également une légende. Elles sont indissociables.

La vérité sur Bir Hakeim est à la fois dans son histoire et dans sa légende.

J'ai voulu mettre un point final à mon livre en citant les propos de Jacques Roumeguère, qui développait la métaphore dont je parlais en commençant : « Chaque fois que j'y suis revenu, j'ai eu l'impression d'entrer dans une cathédrale invisible où flotte l'âme de la France Libre. » Il avait raison. « Les bâtisseurs sont morts, le bâtiment demeure », écrivait Barrès. Nous l'avons vérifié lors de l'incendie qui a ravagé Notre-Dame. Fort heureusement, notre cathédrale, dont les Français et le monde ont bien compris qu'elle était le symbole le plus éclatant d'une histoire et d'une civilisation, notre cathédrale, que Hitler avait ordonné au général von Choltitz de détruire, a vaillamment résisté, elle est toujours debout.



Photo n° 10 – Après la bataille, un « 75 » abandonné au milieu des ruines de la position dont les défenseurs ont mis en échec Rommel et l'Afrika Korps

A Bir Hakeim, il ne reste pratiquement rien, ou si peu de la « Cathédrale assiégée » : un muret d'enceinte, les restes du fortin ottoman et le monument érigé après la bataille. Mais qu'importe si le « bâtiment » demeure invisible, son existence n'en est pas moins réelle. Car les symboles ne s'effacent jamais. Ni le vent, ni le sable, ni les hommes, ni l'oubli, ne pourront détruire la « Cathédrale invisible » !

François Broche